

Livret d'exposition

Catherine Melin

Quelque chose bouge



Exposition au Frac,
plateaux 1 & 2, extérieurs et espaces de circulation
du 19 février au 15 mai 2022

commissaires **Muriel Enjalran** et **Pascal Neveux**

En partenariat avec le Bel Ordinaire à Billère, la galerie Fernand Léger à Ivry-sur-Seine
et le Frac Picardie Hauts-de-France.

Catherine Melin

Quelque chose bouge

La pratique de Catherine Melin est nourrie de ses déplacements et résidences. Elle ne réside jamais pourtant tout à fait : c'est à l'extérieur, passant dans les rues de diverses villes du monde et de leurs périphéries, passant du dessin à la photographie et du glanage à la rencontre, que l'artiste constitue son vocabulaire. *Quelque chose bouge* est une nouvelle articulation de ce répertoire de mondes et de pratiques, et active à Marseille ces langues communes que sont les usages et les façons d'habiter.

L'exposition monographique de Catherine Melin au Frac a été pensée et construite en partenariat avec le Bel Ordinaire à Billère, près de Pau, où se déroulait l'exposition *Bruissements du dehors* en 2018, et avec la galerie Fernand Léger à Ivry-sur-Seine qui présentait l'exposition *Inclinaisons et autres pentes* en 2020.

Elle donnera également suite à une exposition personnelle au Frac Picardie Hauts-de-France.

Couverture et pour toutes les œuvres de Catherine Melin
reproduites dans ce livret : © Catherine Melin, ADAGP, Paris, 2022.

Conception graphique Solie Morin



Catherine Melin, dessin mural au tendeur, poudre de graphite.



Catherine Melin, *Sans titre*, 2018-2021, divers objets tramés du quotidien récupérés et graphités.



Catherine Melin, *Sans titre*, 2017, vidéo HD, Chongqing, 3 min 50 s.

Quelque chose bouge de Catherine Melin au Frac ne répond pas tout à fait à nos codes habituels d'exposition. Les œuvres résultent des rencontres et de ses voyages dans diverses villes, sans pour autant que l'on expose celles-ci, leurs rues, leurs vies informelles, dans le confort d'un espace de culture occidentale. Ce sont plutôt des nœuds d'usages et de lieux, qui fleurissent dans l'exposition comme sur nos passages dans les rues de Marseille ; de ces rencontres impromptues qui balisent nos traversées de l'espace public, et offrent comme un banc pour s'asseoir, un pont pour s'abriter, une esplanade pour s'amuser, des moments où le corps se prend à contempler, s'éprouver, se poser. Ce n'est pas tout à fait une installation non plus, mais un aménagement provisoire : les chariots, les cerfs-volants se déplacent, rien n'est fait pour demeurer tout à fait. C'est plutôt, dans le temps donné *in situ* à Catherine Melin, un déploiement – parmi d'autres possibles – de ce processus d'envahissement et de désassemblage permanent par lequel les objets, les toiles de sacs et le mobilier urbain se répandent dans le Frac, comme une occupation provisoire. C'est un bivouac en forme d'atelier dans lequel se repose un instant la pratique nomade de Catherine Melin, avant de lever les voiles et courir de nouveau les rues ; une configuration d'équilibre tenue quelque temps, bientôt dispersée vers d'autres formes, ailleurs. Dans cet état de concentration et d'assise, de flottement doux et de mouvements dansants des pièces, les choses reposent dans une disponibilité qui nous gagne ; nous ne sommes pas spectateur-trices,

pas visiteur-euses, mais passant-es, et public au sens que l'espace public confère à cette présence partagée. Mobiles dans l'exposition, nous faisons bouger les lignes et les perspectives, et celles de nos attentes, des usages machinaux que nous faisons des lieux et des choses. Mobilier urbain, zones de passages, périphéries des villes ; chaises glanées dans la rue, cassées, chariots de transports, sacs industriels, s'assemblent le temps de faire œuvre avant de regagner leur hétérogénéité première. Ce ne sont pas des ready-made, mais quelques-unes parmi l'infinité de combinaisons possibles offertes par la rue, dont nous sommes la plupart du temps privés de contempler les apparitions par les rythmes pressés de la vie. Il n'y a rien de privé pourtant, ni de pressé aux sacs et ressacs des objets laissés par l'usage à l'usage de tous, usagés et réemployables à l'infini : il n'y a qu'une création commune.

À nous de revenir sur nos pas, et découvrir que notre trajet n'est jamais un passage sans incidences ; que nous déplaçons toujours des choses autour de nous, offertes et laissées par d'autres. Une véritable création a lieu dans les périphéries de nos quotidiens, tissée de micro-événements parfois si furtifs que l'on pourrait manquer d'y prêter attention. Mais ce sont des brèches, des ouvertures, des échappées, contre le rétrécissement des usages, les préconceptions et les planifications étroites ; il faut s'y engouffrer pour ouvrir des espaces nouveaux, où le dysfonctionnel se peut recycler en praticable, et habitable ; où demeurer un instant avant de continuer.
Rose Vidal, septembre 2021.

Catherine Melin, entretien avec Rose Vidal

Rose Vidal: Cette exposition monographique au Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur est l'occasion de revenir sur une recherche que tu mènes depuis longtemps déjà ; mais il s'agit aussi d'une nouvelle première fois dans cet espace d'exposition. Peux-tu me parler de cette rencontre avec le Frac ?

Catherine Melin: Le Frac et ses espaces sont pour moi des lieux importants, en tant que musée d'art contemporain ouvert sur le vivant, sur la région, et bien plus. Sa situation à la Joliette, une zone portuaire en pleine mutation, avec des zones de bureaux et des habitations visibles depuis le Frac, m'intéresse aussi beaucoup.

Rose Vidal: Mais tu y présentes également un paysage extérieur beaucoup moins familier au public du Frac et issu de tes voyages – ce qui est récurrent dans ton travail.

Catherine Melin: Oui, cette exposition est sous-tendue par mes derniers voyages, par des choses, des gens, des intensités que j'y ai rencontrés et que j'ai envie de restituer au Frac. Au fur et à mesure de mes déplacements et de ma pratique, j'ai créé des obsessions, des points d'intérêt qui se tournent beaucoup vers l'espace public et les usages de ces espaces. Je suis une éponge dans l'espace public ; j'écoute, je regarde, je reviens sur mes pas, comme une sorte d'enquête avec une grande acuité liée à l'éloignement et au temps dédié à laisser venir les choses.

Rose Vidal: Dans ta pratique cela donne lieu à différentes formes, différents médias : la photographie, le dessin, la collecte ou la reconstitution d'objets, la vidéo, l'installation... est-ce qu'il y a des articulations spécifiques entre ces pratiques, une hiérarchie, une temporalité ?

Catherine Melin: Je dirais que l'objet premier c'est la photographie et la vidéo ; c'est pratique pour capter en simultané ce que je vois, des mouvements, des gestes qui m'intéressent... Cette matière me permet de projeter des formes de classifications, de penser des projets. Tout ce temps-là est un temps du dehors. Après il y a le temps de l'atelier, où tout commence à prendre corps : ce qui va devenir dessin, dessin mural, vidéo, petite séquence dans l'exposition ou vidéo autonome, sculpture ou son...

Rose Vidal: Ces pratiques donnent aussi à voir les paysages, les situations, les gestes que tu rencontres. Quels sont les espaces qui intéressent ta pratique et que tu vas chercher dans tes voyages ?

Catherine Melin: Ce sont des espaces intermédiaires, intercalaires ; j'aime bien les périphéries, et moins les centres, mais il faut des nœuds. Dans ces espaces il y a à la fois des gens qui travaillent, qui ont des loisirs, qui traversent, qui se reposent, qui courent. Ces heurts et ces frictions m'intéressent. On ne les trouve pas forcément dans les espaces plus policés de l'urbanisme contemporain, où chaque lieu doit avoir sa fonction, son rôle. J'aime quand ça échappe au plan.

Rose Vidal: Et comment délocalise-t-on ce qui appartient à des contextes géographiques très spécifiques, par exemple la Chine ? Comment ta pratique s'articule-t-elle dans ces grands écarts avec Marseille ?

Catherine Melin: Mon travail se nourrit de cette élasticité entre un ici et un ailleurs. Marseille est la ville où j'ai choisi de vivre, une ville de toutes les porosités, une grosse ville portuaire de passage et de confluences,

et une capitale de la Méditerranée. C'est un carrefour de déplacement de marchandises et de populations. Marseille est faite de grands écarts, entre des quartiers riches et pauvres. Une ville-monde comme on dit, ce qui la rapproche aussi de la Chine. La Chine avec ses mutations accélérées est le théâtre de contrastes extrêmes, à la fois en avance et à rebours si on compare à la France. Le télescopage temporel et spatial est constant dans le paysage urbain et dans les corps et les objets qui l'habitent.

Rose Vidal: Il y a tout de même une difficulté à transposer ce que tu déniches dans des espaces ouverts, de passage, de transition, informels, à un espace d'exposition qui reste au contraire institutionnel, délimité par son bâti, très normé d'un point de vue des réglementations de passage, de matériaux, plus proche du *white cube* que de la périphérie urbaine... Comment composes-tu avec cela ?

Catherine Melin: Le Frac a aussi ses espaces intermédiaires et périphériques, que je prends en compte ; sa terrasse extérieure au pied des immeubles, où j'installe mes chaises, et le passage du dedans au dehors par la baie vitrée. J'utilise des sacs de toile de jute qui courent de l'entrée jusque dans les différents espaces de l'exposition. Il y a aussi un rideau plastique industriel, qui permet de passer d'un espace à un autre et de voir la pièce dont il est partie intégrante. J'ai d'abord besoin d'isoler les éléments pour les travailler, de les extraire du paysage pour pouvoir me les accaparer. L'atelier est ensuite un lieu d'assemblage, un intermédiaire entre l'espace public et l'espace d'exposition ; et le lieu d'exposition devient en fin de compte aussi mon atelier.

Rose Vidal: Tu as également l'habitude de faire atelier avec les espaces publics qui t'entourent, en travaillant avec les objets qui appartiennent aux environnements de tes

voyages. Cela donne une esthétique située à tes installations, est-ce que tu retrouves à Marseille cette logique de création locale, avec les objets des rues et les façons de faire d'ici ?

Catherine Melin: Tout à fait, cette question du réemploi fait apparaître des éloignements et des proximités ; mes obsessions me font retrouver des choses qui m'intéressent dans la rue marseillaise, et je réhabite ma ville autrement. Dans mes productions, certaines choses font appel à des technologies ou des objets manufacturés que j'achète, comme les sacs sur les chariots. Mais j'ai aussi besoin de créer une histoire avec les futures installations et les futures sculptures, et donc de trouver des matériaux qui ont un contexte. Le plus souvent ce sont des rebuts, des choses que je trouve dans la rue, jetées... Quand je ne trouve pas ce que je veux, je peux aller aux Emmaüs, à l'abord des chantiers. Ou dans ces espaces de mutations, semblables à ceux que j'ai pu trouver en Chine. À certains moments, ces objets peuvent apparaître dans leur neutralité, c'est-à-dire tels que je les ai trouvés ; il y en a d'autres que je vais m'appliquer à transfigurer. Les jeux d'associations qui font sens pour moi peuvent commencer.

Rose Vidal: Par le réemploi, la recollecte, tu utilises des matériaux presque pauvres et des objets d'usage et/ou usagés. Est-ce que l'esthétique construite change le rapport du spectateur à l'œuvre, au contraire d'œuvres plus « produites » ?

Catherine Melin: Ce sont des choses qui sont posées là, parfois pour un moment donné, parfois abandonnées jusqu'à ce qu'elles servent de nouveau. Les utiliser est une manière de convoquer ce que tout le monde croise, le bricolage, le faire avec – ou les aménagements provisoires qui donnent à un endroit sa tonalité singulière.

Rose Vidal: Des gestes et des matériaux qui semblent aussi à portée de tous: ils invitent à être éprouvés, pratiqués; en quelque sorte ils appellent l'usage.

Catherine Melin: Oui, ou la manipulation. Même si c'est complexe dans un espace d'exposition, j'aimerais bien que cette manipulation soit physique et mentale. Je pense aux pièces sur chariots, et tous les autres éléments qui permettent des prises à échelle humaine. Je peux proposer des microarchitectures ou des tas, de sacs de chantiers ou de sacs Tati, qui suggèrent des fonctions et des actions différentes.

Rose Vidal: C'est encore une façon de dérouter le côté fixe et institutionnel que peuvent parfois avoir les expositions. Le jeu de tes pièces, de leurs mouvements, dans un registre plus aérien et léger, est aussi de l'ordre du loisir – je pense aux cerfs-volants.

Catherine Melin: Oui j'ai effectivement conçu la pièce du bas pour qu'il y ait des rencontres improbables. Des moments de concentration, des moments de silence ou d'activité intense. Il y a par exemple cette pièce en référence à *la Bataille de San Romano* d'Uccello, composée de grandes cannes à pêche de mer calées sur des assises de chaises et tendues par des élastiques, qui ploient comme un doux balancier. À travers cela cette ligne de cerfs-volants, avec sa petite mécanique de mouvements un peu fous, créés aléatoirement, qui dessine une traversée de l'espace. Ils répondent à ce panneau qui se défait sur la droite, et traverse aussi d'un espace à l'autre dans sa verticalité, jusqu'à l'étage du dessus. Tout le dispositif se condense et se distend en lignes et en tracés. Au premier étage des chariots chargés de sacs sont équipés de systèmes électro-mécaniques programmés qui permettent divers mouvements et flexions,

comme dans une chorégraphie: les pièces vont se répondre dans leur souffle, dans leurs déploiements et leurs amplitudes.

Rose Vidal: Ta propre création plastique invite toujours ces gestes dont tu parles; des gestes de production et de maîtrise que tu collectes et dont tu n'es pas maîtresse toi-même. Ta pratique abrite ainsi nécessairement une forme de collectivité, de production commune, peut-être?

Catherine Melin: Je me méfie du geste savoir-faire, du geste de maîtrise de l'artiste, je préfère l'idée d'un commun qu'on peut emprunter, imiter, copier ou réinventer; de porosités qui déjouent les frontières. Je suis très attachée à cette question du mouvement, de la circulation des choses, à la fois à l'intérieur des œuvres, mais aussi et surtout dans le déplacement du spectateur: ce sont les multiples points de vue à partir desquels il va pouvoir s'approprier l'exposition.

Rose Vidal: Chacun-e ajoute son grain de sable, son nouvel usage, un nouveau déplacement. Il semble qu'il y ait là une grande puissance de création qui t'intéresse particulièrement, et qui s'oppose peut-être aussi à une vision moderne de l'artiste maître de son œuvre. Qu'est-ce que ça t'évoque, ce déplacement de l'autorité sur une œuvre?

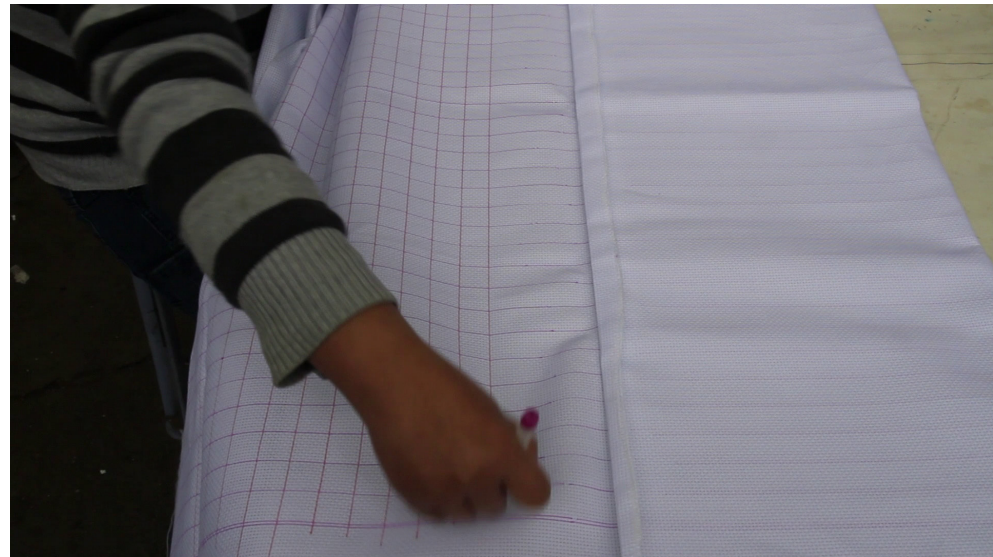
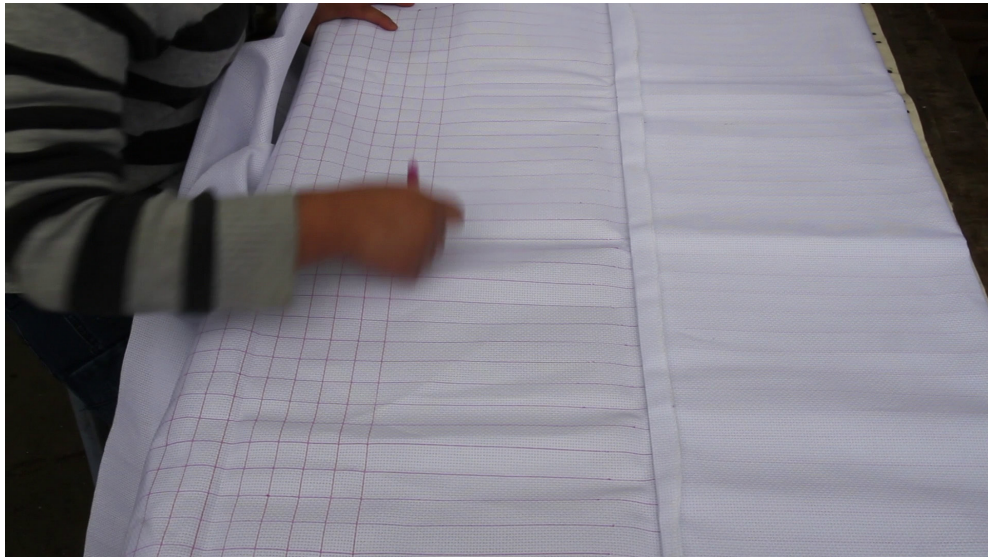
Catherine Melin: Je vois en tant qu'enseignante en école d'art cette aptitude des très jeunes artistes à travailler en collaboration. Je viens, moi, de cette génération de l'artiste seul dans son atelier, mais j'ai de plus en plus envie ou nécessité de collaborer sur des manières de faire des choses que j'envisage, sans avoir les outils de leur fabrication. Je me rends compte de l'importance de la pensée dans les arts visuels, et aussi dans la chorégraphie, dans la sociologie... ça me nourrit beaucoup en me permettant de faire des pas de côté.



Catherine Melin, *Bruissements du dehors*, 2018, Le Bel ordinaire, Pau.
Assises de chaises de bureau, cannes à pêche graphitées, tendeurs colorés.



Catherine Melin, *Inclinaisons et autres pentes*, 2020, Galerie Fernand Léger, Ivry-sur-Seine.
Chariots et sacs avec système de ventilation électro-programmée. Dispositif activé alternativement par des ventilateurs programmés comme une partition où chaque « sujet » a à la fois son autonomie et sa relation aux autres.



Catherine Melin, *Lignes*, 2017, vidéo HD en boucle, Chengdu, 2 min 8 s.



Catherine Melin, *Surfaces*, 2017, vidéo HD en boucle, Wuhan, 1 min 24 s.



Programmation culturelle

Mercredi 16 mars, 18h30 

Écoute Inouïe – le bruit de la machine

Une proposition de Jean-Paul Ponthot

Catherine Melin propose des œuvres nouvelles dont une des caractéristiques est qu'elles sont... sonores. Son travail actuel renvoie aux origines mêmes, à la fois historiques et irréductibles, d'un art du bruit de la machine, et non pas du sonore domestiqué. Cette fascination de la machine a traversé le XX^e siècle jusqu'à nos jours sous formes d'expérimentations sonores et musicales.

Samedi 26 mars, 17h (sous réserve) 

S'exposer au dehors

Cette table ronde souhaite réunir des interlocuteurs qui ont pensé l'importance du point de vue. La pratique artistique de Catherine Melin est de celles qui ne peuvent se passer d'un contexte. Aller au contact du terrain pour en saisir la perméabilité nécessiterait selon elle de se confronter aux périphéries. Ce déplacement, qui consiste à éprouver les périmètres pour avoir une intense attention au monde, interroge alors nos capacités de décentration.

Mercredi 6 avril, 18h30

Ça bouge

Geun Young Hwang, « Je suis une vague », performance.
Guy-André Lagesse, « Guy and his FingerFone Walk About », bruits volatiles, sérénades suspendues et rythmiques polyglottes. Une expérience sonore mouvementée, une fantaisie musicale portative, sur une invitation de Catherine Melin.

Samedi 30 avril, 17h  

Rencontre autour de la Bibliothèque éphémère de Catherine Melin

En compagnie de Pascal Jourdana, et en partenariat avec La Marelle.

Pour tous les événements qui se déroulent au Frac, entrée libre dans la limite des places disponibles sauf mention contraire. Pour les réservations, rendez-vous sur www.frac-provence-alpes-cotedazur.org.



Sur le web

Retrouvez ces événements en direct sur les réseaux sociaux du Frac et en archives sur le site web.

Frac/Fabrik

Samedi 30 avril de 14h à 17h

Atelier Ville rêvée / ville chantier

Si vous aviez la possibilité de construire une ville, comment serait-elle agencée? De quelles matières serait-elle faite? Que mettriez-vous dedans, dehors? Serait-elle une ville idéale ou bien la ville de vos cauchemars? À partir des installations de l'artiste Catherine Melin, cet atelier propose de se questionner sur les espaces dans lesquels nous vivons et les éléments qui les composent. Imaginez-vous urbanistes le temps d'un après-midi et créez une maquette à partir de matériaux recyclés ou récupérés.

Ados/adultes.

Réservations :

reservation@frac-provence-alpes-cotedazur.org
04 91 91 27 55

Également au Frac

plateau multimédia

Projection de vidéos de Catherine Melin

coursive 2^e étage

La Bette

Un projet Savoir-faire œuvre réalisé avec le Lycée professionnel Poinso-Chapuis de Marseille en collaboration avec Catherine Melin

le 3^e plateau – centre de documentation

Bibliothèque éphémère de Catherine Melin et ressources éditoriales autour des expositions en cours

Bibliothèque éphémère

Catherine Melin reconstitue ici une parcelle de sa bibliothèque personnelle et nous livre ses lectures, les auteurs qui accompagnent sa pratique.

Il est question du prisme du corps, de la ville, du corps de la ville ou des villes de corps, de leurs tracés en mouvance, errance, déambulations physiques, mentales, originelles... Le voyage proposé est riche, passant de l'anthropologie à la philosophie, de la littérature à la sociologie, ou encore de la poésie à la sculpture, au dessin, à la danse...

Catherine Melin interroge notre espace-temps commun et la poésie de Tarkos.

Catherine Melin reconstructs a piece of her personal library and shares her readings and the authors who accompany her practice.

Topics include the prism of the body, of the city, of the body of the city or of the cities of bodies, of their moving imprints, physical, mental, and original...

The proposed journey is rich, ranging from anthropology to philosophy, from literature to sociology, poetry, sculpture, drawing, dance...

Catherine Melin questions our shared space-time and Tarkos's poetry.

Giorgio Agamben, *Idée de la prose*, Christian Bourgeois Éditeur, 2006

Jean-Christophe Bailly, *l'Imagement*, Seuil (Fiction et Cie), 2020

Jean-Christophe Bailly, *la Phrase urbaine*, Seuil (Fiction et Cie), 2013

Jean-Christophe Bailly (sous la dir. de), *Voir le temps venir*, Bayard, 2021

Samuel Beckett, *l'Innommable*, Les Éditions de Minuit (Double), 2016 (1953)

Michel de Certeau, *l'Invention du quotidien : arts de faire* (Tome I), Gallimard, 2008

Comité invisible, *Maintenant*, La Fabrique éditions, 2017

Thierry Davila, *In extremis : Essais sur l'art et ses déterritorialisations depuis 1960*, La lettre volée, 2009

Manuel Delgado, *l'Espace public comme idéologie*, CMDE (Les réveilleurs de la nuit), 2016

Fernand Deligny, *l'Arachnéen et autres textes*, L'Arachnéen, 2008

Jacques Derrida, *Penser à ne pas voir : Écrits sur les arts du visible 1979-2004*, La Différence, 2013

Guillaume Désanges, Hélène Guénin, *Erre, variations labyrinthiques* (cat.expo), Centre Pompidou Metz, 2012

Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019

Georges Didi-Hubermann, *le Danseur des solitudes*, Les Éditions de Minuit (Paradoxe), 2006

Maurice Fréchuret, *le Mou et ses formes : Essai sur quelques catégories de la sculpture du XX^e siècle*, éditions École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1993

Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996

Benoît Goetz, *la Dislocation : Architecture et philosophie*, Verdier (Poche), 2018 (2001)

Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Zones sensibles, 2011

Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*, Les Éditions Sillage, 2010

Jean-Luc Nancy, *Une pensée finie*, Galilée, 1991

Juan José Saer, *Lignes du « Quichotte »*, Verdier (Otra memoria), 2003

Laurence Schmidlin, *la Spatialisation du dessin dans l'art américain des années 1960 et 1970*, Presses du réel, 2019

Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Le Livre de poche, (Biblio essais), 2019 (1978)

Christophe Tarkos, *Écrits poétiques*, P.O.L., 2008

Christophe Tarkos, *le Petit Bidon et autres textes*, P.O.L., 2019

Catherine Melin

Quelque chose bouge

Exhibition at the Frac, plateaux 1 & 2, outside spaces and circulation areas
from February 19th to May 15th, 2022

Curators: **Muriel Enjalran** and **Pascal Neveux**

In partnership with le Bel Ordinaire in Billère, the Fernand Léger gallery in Ivry-sur-Seine and the Frac Picardie Hauts-de-France.

Catherine Melin's practice is informed by her travels and residencies. However, she is never a total resident: it is outside, passing through the streets of various cities throughout the world and their peripheries, passing from drawing to photography and from foraging to encounters, that the artist constitutes her vocabulary. *Quelque chose bouge* is a new articulation of this repertoire of worlds and practices, and the exhibition in Marseille activates the common languages that are uses and ways of living.

Catherine Melin's monographic exhibition at the Frac was conceived and developed in partnership with le Bel Ordinaire in Billère, near Pau, where the exhibition *Bruissements du dehors* took place in 2018, and with the Fernand Léger gallery in Ivry-sur-Seine, which presented the exhibition *Inclinaisons et autres pentes* in 2020. It also follows a solo exhibition at Frac Picardie.

Quelque chose bouge by Catherine Melin at the Frac does not quite correspond to our usual exhibition codes. The works are the result of the artist's encounters and journeys in various cities, and yet it is not a question of exhibiting them, their streets, their informal lives, in the comfort of a Western culture venue. They are rather nodes of uses and places, which bloom in the exhibition as in our wanderings through the streets of Marseille; of those impromptu encounters that mark our crossings of the public space, and offer benches to sit, bridges to shelter under, esplanades to have fun, moments when the body begins to contemplate, to experience, to land. It is not quite an installation either, but a temporary arrangement: the trolleys and kites move, nothing is made to stay in place. It is rather, in the time given *in situ* to Catherine Melin, a deployment – amongst other possible deployments – of this process of permanent invasion and disassembly by which objects, bags and street furniture spread throughout the Frac as a temporary occupation. It is a bivouac in the form of a studio, in which Catherine Melin's nomadic practice rests for a moment, before lifting the sails and going back out into the streets again; a configuration of balance held for a time, soon dispersed towards other forms, elsewhere. In this state of concentration and foundation, of the soft floating and dancing movements of the pieces, things rest in an availability that overcomes us; we are not spectators, not visitors, but

passers-by, and public in the sense that the public space confers on this shared presence. Moving through the exhibition, we move the lines and perspectives, and those of our expectations, the automatic uses we make of places and things. Street furniture, transitory areas, outskirts of cities; broken chairs foraged from the street, transport trolleys, industrial bags, come together for long enough to become artworks before regaining their primary heterogeneity. These are not ready-mades, but fragments of the infinite possible combinations offered by the streets, whose apparitions we are mostly deprived from contemplating given the hurried rhythms of daily life. There is nothing deprived, however, nor hurried, about the ebb and flow of the objects abandoned by use and for the use of all, used and infinitely reusable: there is only common creation. It is up to us to retrace our steps, and to discover that our journey is never a passing-through without consequences; that we always move things around us, which have been offered and left by others. A real work of creation takes place in the peripheries of our daily lives, woven of micro-events which are sometimes so furtive that one fails to pay attention to them. But these are breaches, openings, breakaways, against the shrinking of balance held preconceptions and narrow planning; it is necessary to dive into them to open up new spaces, where dysfunction can be recycled into practicality, and liveability; somewhere to stay for a moment before continuing. **Rose Vidal, September 2021.**

Catherine Melin, interview with Rose Vidal

Rose Vidal: This monographic exhibition at the Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur is an opportunity to revisit the research that you have been conducting for a long time; but it is also a new first in this exhibition space. Can you tell me about this encounter with the Frac?

Catherine Melin: The Frac and its spaces are important places for me, as a museum of contemporary art open to living things, the region, and much more. I am also very interested in its location in Joliette, a rapidly developing port area, with office areas and houses visible from the Frac.

Rose Vidal: But you are also presenting an external landscape which is much less familiar for the audience of the Frac, and which results from your travels – which is recurrent in your work.

Catherine Melin: Yes, this exhibition is underpinned by my latest travels, by things, people, intensities that I encountered there and that I wanted to reproduce at the Frac. As I moved and practiced, I created obsessions, points of interest that are essentially oriented towards the public space and the uses of these spaces. I am a sponge in the public space; I listen, I look, I retrace my steps, like a kind of investigation with great acuity linked to distance and the time devoted to letting things come.

Rose Vidal: In your practice, this gives rise to different forms, different media: photography, drawing, collecting or reconstituting objects, videos, installations... Are there specific articulations between these practices, a hierarchy, a temporality?

Catherine Melin: I would say that the primary object is photography and video; these media are useful for simultaneously capturing what I see, movements, gestures that interest me... This material allows me to project forms of classifications, to think of projects. All this time is an outside time. After there comes the

studio time, where everything begins to take shape: what will become drawings, murals, videos, small sequences in the exhibition or autonomous videos, sculptures or sound installations...

Rose Vidal: These practices also show the landscapes, the situations, the gestures that you encounter. What are the spaces that interest you for your practice and that you look for in your travels?

Catherine Melin: They are intermediate spaces, dividing spaces; I like the peripheries, and less so the centres, but we need hubs. In these spaces, there are simultaneously people who work, who have hobbies, who are passing through, who are resting, who are running. I'm interested in these clashes and frictions. We do not necessarily find them in the more polished spaces of contemporary urban planning, where each place must have its function, its role. I like it when things deviate from the plan.

Rose Vidal: And how can this be delocalised, given that it belongs to very specific geographical contexts, for example China? How is your practice organised in relation to these major disparities with Marseille?

Catherine Melin: My work is informed by this elasticity between here and elsewhere. Marseille is the city where I chose to live, a porous city, a big port city of passages-through and confluences, and a capital of the Mediterranean. It is a crossroads for the movement of goods and people. Marseille is made up of major disparities, between rich and poor neighbourhoods. A world-city, as they say, which also brings it closer to China. China, with its accelerated development, is the setting for extreme contrasts, both in advance and backwards in relation to France. Temporal and spatial collisions are constant in the urban landscape and in the bodies and objects that inhabit it.

Rose Vidal: Nevertheless, it is difficult to transpose what you find in open, informal spaces of passing through, of transition, to an exhibition space, which on the contrary remains institutional, demarcated by its buildings, very normalised with regards to the regulation of visits, of materials, closer to the white cube than to the urban periphery... How do you deal with that?

Catherine Melin: The Frac also has its intermediate and peripheral spaces, which I take into account; the exterior terrace at the foot of the buildings, where I install my chairs, and the passage from inside to outside through the bay window. I use burlap bags that run from the entrance to the different spaces of the exhibition. There is also an industrial plastic curtain, which makes it possible to move from one space to another and to see the room, of which it is an integral part. First I need to isolate the elements to work them out, to extract them from the landscape so that I can appropriate them. The studio becomes a place of assembly, an intermediary between the public space and the exhibition space; and the exhibition space also ultimately becomes my studio.

Rose Vidal: You are also used to making studios out of the public spaces that surround you, working with the objects that belong to the environments of your travels. This gives a situated aesthetic to your installations. Do you find this logic of local creation in Marseille too, with objects from the streets and the ways of doing things here?

Catherine Melin: Absolutely, this issue of reuse reveals both remoteness and similarities; my obsessions make me find things that interest me in the streets of Marseille, and I re-experience my city differently. In my productions, some things use technologies or manufactured objects that I buy, like the bags on the trolleys. But I also need to create a story with future installations and sculptures, and therefore find

materials that have context. Most often it's garbage, things I find on the street, that have been thrown away... When I don't find what I want, I can go to Emmaus, near the construction sites. Or to those spaces of mutations, similar to those I found in China. At times, these objects may appear in their neutrality, that is, as I found them; there are others that I will apply myself to transfigure. The play on associations that make sense to me can then begin.

Rose Vidal: By reusing, recollecting, you use almost poor materials and used objects and/or objects of use. Does the constructed aesthetics change the spectator's relationship to the work, as opposed to more "produced" works?

Catherine Melin: These are things that are put there, sometimes for a moment, sometimes abandoned until they are used again. Using them is a way to summon what everyone sees, tinkering, making do – or temporary arrangements that give a place its singular tone.

Rose Vidal: Gestures and materials that also seem to be within everyone's reach: they call out to be experienced, practiced; in a way they call for use.

Catherine Melin: Yes, or manipulation. Even though it's complex in an exhibition space, I would like to see that manipulation be physical and mental. I'm thinking of the pieces on trolleys, and all the other things that allow for human-scale stagings. I might present microarchitectures or heaps, building blocks or Tati bags, which suggest different functions and actions.

Rose Vidal: This is another way to subvert the fixed and institutional side that exhibitions can sometimes have. The play of your pieces, of their movements, in a lighter, more ethereal register, is also about leisure – I'm thinking of the kites.

Catherine Melin: Yes, I did design the lower room so that there would be unlikely encounters. Moments of concentration, moments of silence or intense activity. For example, there is a piece in reference to the *Battle of San Romano* by Uccello, composed of large sea-fishing rods placed on chair seats and stretched by elastics, which bow like a gentle pendulum. This way, this line of kites, with its small mechanics of random, slightly crazy movements, sketches a crossing of space. The objects respond to this panel which opens on the right, and also crosses from one space to another in its verticality, up to the upper floor. The piece as a whole condenses and distends into lines and traces. On the first floor, trolleys loaded with bags are equipped with programmed electro-mechanical systems that enable various movements and flexions, as in a choreography: the pieces will answer each other in their breath, in their deployments and their amplitudes.

Rose Vidal: Your own visual creation always invites these gestures that you are talking about; gestures of production and mastery that you collect and that you are not master of yourself. So your practice necessarily harbours a form of community, of common production perhaps?

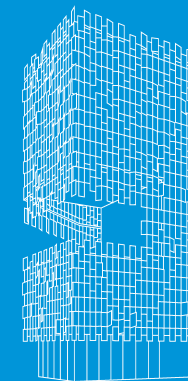
Catherine Melin: I am wary of the gesture of know-how, of the mastery of the artist, I prefer the idea of a common concept that can be borrowed, imitated, copied or reinvented; of porosities that cross borders. I am very attached to this issue of movement, of the circulation of things, both inside the works, but also and especially in the movement of the spectator: these are the multiple points of view from which they will be able to appropriate the exhibition.

Rose Vidal: Each visitor adds their grain of sand, their new use, a new movement. It seems that there is a great power of creation here that particularly interests you, and which is perhaps also opposed to the modern vision of the artist who is the master of his work. What does it evoke for you, this shift of authority over a work?

Catherine Melin: As an art school teacher, I see the ability of very young artists to work together. I come from the generation of the artist alone in his studio, but I increasingly want or need to collaborate on ways of doing things that I envision, without having the tools to make them. I am aware of the importance of thought in the visual arts, and also in choreography, sociology... It inspires me a lot by allowing me to take side steps.

FRAC

Provence Alpes Côte d'Azur



20, bd de Dunkerque, 13002 Marseille
accueil@frac-provence-alpes-cotedazur.org
www.frac-provence-alpes-cotedazur.org
+ 33 (0)4 91 91 27 55

Les Fonds régionaux d'art contemporain (Frac) sont des institutions qui ont pour mission de réunir des collections publiques d'art contemporain, de les diffuser auprès de nouveaux publics et d'inventer des formes de sensibilisation à la création actuelle. Créés en 1982 sur la base d'un partenariat État-régions, ils assurent depuis plus de trente ans leur mission de soutien aux artistes contemporains.

Le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur

Implanté à la Joliette, aux portes d'Euroméditerranée à Marseille, le Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur est devenu un lieu emblématique de ce que nous appelons aujourd'hui un Frac « nouvelle génération » depuis l'inauguration en 2013 du bâtiment qui l'accueille, conçu par l'architecte japonais Kengo Kuma. Riche d'une collection de plus de 1300 œuvres représentant plus de 600 artistes et d'un fonds majeur d'éditions d'artistes, le Frac occupe aujourd'hui un territoire régional, national et international, et développe de nouveaux modes de diffusion pour sa collection à travers un réseau de partenaires. Véritable laboratoire d'expérimentation artistique, sa programmation s'inscrit dans un questionnement de notre société tout en permettant l'accès à l'art contemporain au sein des six départements de la région.

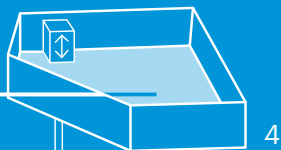
Le Fonds régional d'art contemporain est financé par le ministère de la Culture, Direction régionale des Affaires culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur.

PRÉFET
DE LA RÉGION
PROVENCE-ALPES-
CÔTE D'AZUR



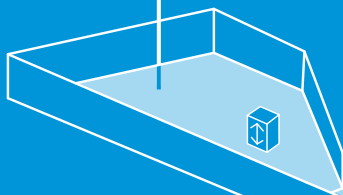
Tarkos poète

plateau expérimental



Bibliothèque éphémère
de Catherine Melin
et ressources
autour des expositions

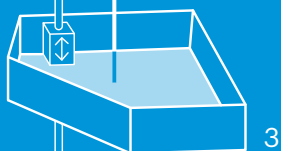
le 3^e plateau – centre de documentation



Un caillou dans la chaussure
du 19 au 27 février 2022

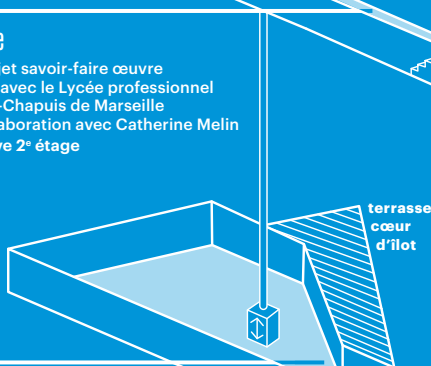
L'extension des formes
du 10 au 20 mars 2022

plateau atelier



La Bette

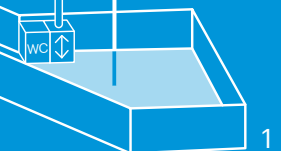
Un projet savoir-faire œuvre
réalisé avec le Lycée professionnel
Poinso-Chapuis de Marseille
en collaboration avec Catherine Melin
coursive 2^e étage



terrasse
urbaine

2

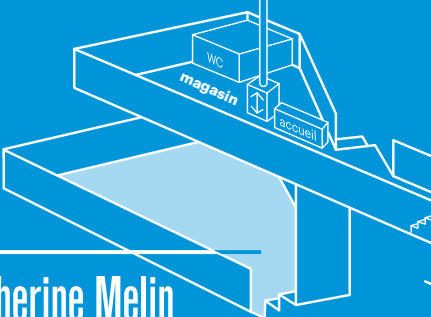
Projection de vidéos
de Catherine Melin
plateau multimédia



Catherine Melin

Quelque chose bouge

plateau 2 et terrasse cœur d'îlot



Catherine Melin

Quelque chose bouge

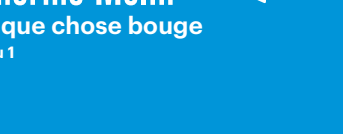
bassin



Catherine Melin

Quelque chose bouge

plateau 1



rue Vincent Leblanc

bd de Dunquerque